

Arthur Gabriel Yak

The Day Azrael Committed Suicide

يوم انتحار عزرائيل

Translation by Xavier Luffin (French)

LE JOUR OU L'ANGE AZRAËL S'EST SUICIDE

Premier chapitre

Le Colonel Franco était allongé sur son grand lit d'ébène brun et luisant. Après avoir avalé la dernière gorgée de sa cannette verte sur laquelle était écrit *Heineken* et après en avoir apprécié la saveur aussi étrange qu'efficace, son ami William Wilson Jabkhana se passa la langue sur le palais, de droite à gauche, comme pour récupérer les dernières gouttes du breuvage qui se seraient mêlées à sa salive, et finit par dire qu'un lit de cette taille ne convenait guère qu'à un couple de jeunes mariés sur le point d'entamer la nuit de noces.

Le colonel tendit la main vers la faible lueur rouge provenant de la radio, il augmenta un peu le son afin d'écouter les nouvelles de ce monde autour duquel il avait longtemps tourné, sans pour autant avoir jamais voyagé ni même pensé à demander un passeport. Cela faisait des années que ses rapports avec le monde extérieur passaient par ce petit appareil, solide et compact, depuis qu'il était élève à l'école secondaire en fait, juste avant de rejoindre les rangs du SPLA, l'Armée Populaire de Libération du Soudan. Il connaissait un tas de choses à propos des capitales du monde entier, des guerres et autres catastrophes qui se déroulaient dans chaque état sur la terre, si bien que ses compagnons l'avaient surnommé *Boîte noire*. La voix de la station dont le Colonel Franco avait monté le son grésillait, il saisit l'appareil de la main gauche et se mit à déplacer le curseur à l'aide de son pouce droit, de façon aléatoire, sans penser à une station en particulier, se contentant de ce que l'appareil voudrait bien émettre durant cette nuit qui lui paraissait si lourde, bien qu'il en ignorât la raison. Tandis qu'il agitait le pouce pour passer d'une station à l'autre en fixant le plafond de sa chambre, plongé dans l'obscurité, il se mit à s'interroger sur la raison secrète qui les avait tous poussés à se jeter dans cette longue guerre de libération qui finit par les mener à une victoire éclatante, alors que ses compagnons qui étaient désormais à la tête de l'état étaient incapables de fournir ne serait-ce que de l'électricité au pays.

Soudain, le colonel entendit au loin le cliquetis d'armes automatiques, il tendit l'oreille afin de déterminer grâce à son expérience de militaire aguerrri de quel modèle d'arme il s'agissait et où était la source des tirs, jusqu'à ce que les bruits disparaissent dans le cœur de la nuit, sous ce ciel orné de

petites étoiles qui scintillaient avant de disparaître derrière de lourds nuages noirs, si rapides qu'ils semblaient essayer d'arriver à temps à un rendez-vous.

Le Colonel Franco ne prêta guère plus d'attention à ces bruits, qui provenaient souvent de patrouilles de police en train de pourchasser des voleurs nocturnes, et continua sa recherche jusqu'à trouver enfin une station qui émettait une vieille chanson en anglais. Il préféra se divertir, peut-être que cet air allégerait un peu la fatigue de cette longue journée et l'aiderait à plonger dans un profond sommeil réparateur. Il avait à peine essayé de se rappeler du nom de cette chanteuse anglaise qu'une nouvelle salve de coups de feu nourris déchira la quiétude de la nuit. Durant les années quatre-vingt-dix du siècle passé, le colonel avait mené des combats féroces contre l'armée soudanaise, dans les marais du sud, sans jamais ressentir la peur, mais cette fois son cœur se mit à battre si fort qu'il porta machinalement la main au revolver autrichien caché sous son oreiller, ce revolver qui ne l'avait encore jamais quitté depuis la signature de l'accord de paix totale en 2005.

Le colonel se tourna lentement sur son lit *King size*, il ferma la grande fenêtre qui rafraichissait l'air de sa chambre en laissant entrer cette brise typique du climat équatorial, juste avant le début de la saison des pluies, et cette odeur qu'il aimait tant, qu'il préférait à n'importe quel parfum au monde, vint lui emplir les narines. Il éteignit aussi la radio pour mieux se concentrer sur la source et la nature des armes utilisées, mais tous les efforts qu'il déploya pour permettre à ses oreilles de militaire bien entraîné de fonctionner au mieux furent anéantis par le souffle du vent, qui couvrait désormais le crépitement des armes et le sifflement des coups de canon tirés par les chars. Il sortit du lit, l'arme à la main, il se signa à la hâte avant de se diriger vers l'autre fenêtre ouverte, il vit alors les traces lumineuses des tirs qui traversaient le ciel, jaunes, rouges et vertes. Ces coups de feu lui rappelèrent l'époque de la guerre, lorsque les forces ennemies utilisaient les balles éclairantes pour déterminer leurs positions et la taille de leurs bataillons. Un jour que des pluies abondantes étaient tombées sur l'épaisse forêt dans laquelle le bataillon qu'il commandait s'était réfugié, les forces gouvernementales les avaient attaqués, à trois heures du matin, après que d'ardents tirs de balles éclairantes avaient révélé leur cachette dans la courbe du fleuve Aljour, tout près de la ville de Wau. Franco, qui avait lavé son uniforme sale et rapiécé la nuit précédente, dut traverser le fleuve avec son pantalon et sa camisole verdâtres, les pieds nus, si bien que les soldats durent ensuite lui fournir un autre uniforme, miteux, sale et usé. Lorsque le disque solaire apparut à l'horizon, à l'est, le matin suivant, il regarda son corps et ne vit pas son long pantalon vert, mais juste un petit morceau de tissu couvrant à peine son membre, ce qui le fit rire un bon moment.

Le colonel Franco se regarda à nouveau tandis que la lumière s'immisçait à travers la fenêtre fermée, il se mit à rire là aussi une fois qu'il se fut assuré qu'il portait bien un long pantalon blanc et qu'il était à l'intérieur de sa chambre, et non pas sur la rive occidentale du fleuve Aljour.

Il s'assit sur sa chaise en bois, dans un coin éloigné, à l'opposé de la fenêtre fermée, juste à la droite de la porte métallique branlante, il découvrit que cet endroit était un véritable nid à moustiques lorsque ces derniers se mirent à l'importuner avec leur bourdonnement dérangeant en piquant sa poitrine nue et velue. La jeune fille que son ami William Wilson Jabkhana avait un jour ameutée pour draguer son ami et découvrir pourquoi il évitait la compagnie des femmes avait dit de cette poitrine : « j'adore la toison épaisse qui la recouvre ! » Oui, c'était bien ce qu'elle avait dit en écarquillant ses yeux mutins et lascifs, tout en racontant à William comment le colonel avait passé la nuit entière au lit avec elle, sans jamais la toucher.

Le colonel avait placé un oreiller au centre du lit pour garder ses distances avec cette fille de la nuit qui n'avait pas fermé l'œil, le cœur battant, espérant en son for intérieur et à chaque instant que le colonel tendît la main pour la laisser donner libre cours à son insatiable appétit sexuel. À deux heures du matin, le désespoir mêlé à la colère l'assaillit tandis qu'elle l'entendait ronfler de manière désagréable, la poussant à s'asseoir sur le bord du lit et à se tenir la tête entre les mains en attendant les premières lueurs de l'aube, ayant définitivement perdu tout espoir de profiter de sa virilité extrême. Elle raconta tout cela à William, les yeux baignés de larmes de regret, tandis qu'elle revoyait devant elle les muscles gonflés du Colonel Franco. Pleine de colère, elle lui confia que tout au long des nombreuses années de sa vie durant laquelle elle avait exercé le métier de prostituée, jamais encore elle n'avait rencontré un homme qui lui avait tourné le dos la nuit tout en lui payant la somme due. C'était le comble de l'humiliation, lui avait dit en colère cette jeune étrangère à la peau si luisante qu'on aurait dit que son corps avait été cuit par les rayons de l'implacable soleil équatorial.

Ces souvenirs resurgissaient dans la mémoire du colonel comme des reflets du passé, venant interrompre le grand sourire sur ses lèvres, tandis qu'il regardait les lumières qui brillaient dans le ciel. Il se rappela soudain qu'il avait oublié son téléphone cellulaire sur la petite table à thé placée à côté de son lit, lorsque l'idée d'appeler son collègue le Colonel Jeremiah lui vint subitement à l'esprit. La distance qui séparait le coin de la pièce dans lequel il s'était retranché de cette table lui parut longue et pénible, comme si elle était minée, surtout lorsque la capitale tout entière se mit à se secouer, on aurait dit qu'un violent tremblement de terre l'avait frappée en son cœur pour la sortir de l'épaisse noirceur de la nuit. Avec une extrême lenteur et force précaution, il marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la table, puis il retourna dans son coin en se cognant. Il se rassit et essuya du bout de son maillot de corps blanc les gouttes de sueur qui perlaient sur son front, ensuite il appuya sur l'une des touches de son téléphone et l'écran éclaira son visage marqué par le doute, l'angoisse et ses nombreuses questions sans réponses à propos de l'inconnu qui régnait à l'extérieur.

– Il n'y a pas de soldat courageux sans arme !

Le colonel ne savait pas pourquoi il avait murmuré cette phrase à lui-même, sortie soudain de la confusion qui régnait dans son esprit à ce moment précis. Il ne savait pas combien de temps s'était écoulé depuis qu'il cherchait le numéro de son collègue le Colonel Jeremiah, celui qui blâmait sans cesse les Dinkas et les Nuer en les accusant d'être à l'origine des souffrances du peuple tout entier dans leur lutte insensée pour le pouvoir tels des mouches autour d'un sirop. Il colla le téléphone à son oreille et entendit une petite musique à l'autre bout de la ligne. Dès qu'il reconnut la voix du Colonel Jeremiah, il lui demanda sans le moindre préambule :

– Qu'est-ce qui se passe, colonel ?

La réponse fut décevante, la communication venait déjà de s'interrompre : tuut, tuut, tuut...

Le Colonel Franco essaya de le rappeler une seconde fois, puis une troisième, et une quatrième, utilisant différents numéros, mais c'était toujours la même réponse qui lui parvenait à l'autre bout de la ligne, d'ailleurs peut-être que son interlocuteur tentait lui aussi de l'appeler. Ce n'est qu'à ce moment, tandis qu'il fixait l'écran lumineux de l'appareil, qu'il réalisa combien la vie était désormais devenue difficile sans ce petit appareil muet !

La nuit paraissait interminable et obscure, comme s'il s'agissait d'une créature composée de plusieurs nuits successives rassemblées en une seule et jetée en dehors du cadre temporel, le Colonel Franco regarda la montre de son téléphone, elle indiquait qu'il était 1h30 du matin, le 16 décembre 2013.

Il resta dans le coin de la chambre, jamais de la vie il ne s'était imaginé qu'il se réfugierait là durant plus de cinq heures, sans motif préalable, il ressentait à nouveau ces piqures gênantes qui avaient failli le ridiculiser un jour : il aurait fait dans son pantalon s'il n'avait ordonné à son chauffeur de s'arrêter au milieu du chemin et s'il n'avait pas couru derrière les bâtiments inachevés dans le quartier Cinéma, il s'était alors laissé aller, debout, brayant et sifflant sans prêter attention aux écoliers qui jouaient au football au milieu de la journée.

La pression psychologique qui pesait maintenant sur lui était bien plus forte et plus féroce que la pression de l'urine sur sa vessie. C'est pourquoi il ne prit même pas la peine de se rendre aux toilettes situées près de la palissade de sa maison, le long de la rue, il se leva et saisit une bouteille d'eau minérale, il avala le peu d'eau qui restait, sortit son membre, le colla dans le col de la bouteille et se mit à uriner.

Un tas de pensées confuses assaillirent son esprit, venant illuminer les méandres obscurs de son esprit avant de laisser la place à d'autres, tandis qu'il essayait de percer le secret de cette nuit qui ne ressemblait en rien à aucune des milliers de nuits qu'il avait vécues depuis quarante-et-un ans. Ces idées lui apparaissaient soudain, mais dès qu'il tentait d'en suivre le fil invisible qui menait probablement à quelque chose, il réalisait qu'il ne s'agissait que de bouts de rêves angoissants.

Alors qu'il essayait de combattre ces crises de sommeil, il ressentit de légers picotements dans les pieds, puis une lueur intense lui parvint du carrelage en céramique qui recouvrait le sol de sa chambre, éclairant une partie de la pièce. Il pensa d'abord que ces picotements n'étaient qu'un songe, une idée, mais à peine essayait-il de s'en saisir qu'il lui filait entre les doigts, laissant son esprit comme un immense réservoir de rêves inachevés et d'idées amputées, sans le moindre sens. Les picotements se firent plus insistants cette fois, ce qui le poussa à tendre inconsciemment la main vers la lumière et à saisir l'appareil. L'écran était encore plus lumineux lorsqu'il put lire le nom de son correspondant, il le fixa en se creusant les méninges pour tenter de se rappeler quand il l'avait vu pour la dernière fois sur l'écran de son téléphone. Mais il revint aussitôt à la réalité et décida d'appuyer sur la touche OK. Il entendit la voix tremblante de son interlocuteur qui tentait de cacher son embarras derrière des ordres donnés aussitôt au colonel qu'il était, ce qui le poussa à se lever comme si l'homme était en train de le voir :

– Colonel, ils visent le cœur du gouvernement.

La voix qui venait de prononcer cette phrase en anglais était celle du Général Clement, ce qui ne lui laissa guère le temps de réfléchir, d'ailleurs il avait repris la parole pour lui intimer un ordre précis et ferme :

– Rends-toi au département de police de Koudili.

Le colonel essaya de lui faire dire qui étaient ceux qui visaient « le cœur du gouvernement, » mais sa voix avait déjà disparu, évanouie au milieu des bruits de tirs intenses que lui communiquait le téléphone.

À la vitesse de l'éclair, le colonel enfila sa veste militaire dans l'obscurité qui se retirait peu à peu pour laisser la place aux premières lueurs de l'aube. Cinq heures du matin, c'était ce qu'indiquait son réveil réglé précisément à cette heure-là depuis plus de sept ans. Il entendit de légers coups sur la porte qui donnait sur la rue tandis qu'il était sur le point de pénétrer dans le vestibule, comme d'habitude les chiens coururent en aboyant vers la porte principale. Qui pouvait bien venir ici à cette heure ? Le colonel fixa le chargeur de sa kalachnikov et tira d'un coup sec la partie supérieure, un coup de feu partit en direction des toilettes, alors il pointa son arme vers la droite, en direction de l'enceinte, s'approcha de la porte, et avant même de demander qui était là, une voix murmura depuis l'extérieur :

– C'est le vice-caporal John, mon colonel.

Il soupira et ouvrit la porte de la maison, c'était bien le vice-caporal John, son chauffeur.

L'air était lourd à l'extérieur, chargé d'angoisse, les rues étaient complètement désertes, seul quelques chiens errants aboyaient et se pourchassaient les uns les autres en se donnant des coups de griffes, les

maisons situées de chaque côté de la rue en terre qui conduisait au poste de police étaient dominées par un calme terrifiant, comme si la ville avait été abandonnée depuis longtemps, voire même comme si elle n'avait jamais été habitée.

De loin, le Colonel Franco voyait des spectres noirs se mouvoir en groupes avant de s'enfoncer dans des ruelles étroites puis de revenir pour apparaître dans une autre ruelle. Malgré la vitesse du véhicule, le chauffeur essayait méticuleusement d'éviter les fondrières, après que colonel lui avait ordonné de garder les phares de la Land-cruiser éteints pour échapper au danger.

Le marché des miliciens était plongé dans un calme total, pourtant la veille encore y résonnaient les cris des vendeurs ambulants qui appelaient le chaland pour lui vendre leurs marchandises issues de la contrebande pour la plupart, et que les femmes se rassemblaient devant l'étal de la seule boucherie du coin, celle qui donnait sur une petite flaqué d'eau au milieu de la rue et que le maire de la ville avait tant de fois promis de reblayer. Devant la pharmacie Jérusalem, quelques enfants des rues, couchés sur un banc, étaient plongés dans un profond sommeil. Sans doute étaient-ils drogués, se dit le colonel en les regardant tristement.

Le vice-caporal John était embarrassé, il cherchait un moyen d'interroger le colonel à propos des tirs d'armes qui avaient troublé sa soirée en compagnie de ses amis, surtout qu'il savait que le colonel était quelqu'un qui n'appréciait guère les bavardages. Le chauffeur de son côté aimait cet aspect de son caractère, qui faisait que le colonel ne se montrait jamais vaniteux ou suffisant, contrairement à bien d'autres petits officiers qui aimaient beaucoup se vanter des combats imaginaires qu'ils prétendaient avoir menés lors de la guerre de libération contre l'armée soudanaise, alors qu'en réalité ils n'avaient participé à aucune bataille ou parfois n'avaient même jamais appartenu à l'Armée populaire.

La voiture roulait maintenant à tombeau ouvert, si bien que le vice-caporal John, qui n'était pas plus habitué que le colonel à se rendre vers ce poste de police, dut appuyer fermement sur le frein, produisant un crissement et un épais nuage de poussière qui leur brûla le visage, lorsqu'ils se trouvèrent nez à nez avec un char qui bloquait un côté de la fin de la rue du poste de police de Koudili, un militaire qui surgit soudain devant eux mit son arme en joue en criant : « Pas un geste ! »

La voiture s'arrêta, des militaires qui se trouvaient là entre l'enceinte du poste de police et le char prirent position pour faire face à tout danger. Le colonel prononça le mot de passe de la nuit, alors le militaire leur ordonna de s'avancer un peu pour s'assurer d'avoir bien entendu le mot de passe, mais la voiture avait à peine redémarré qu'il leur ordonna de s'arrêter à nouveau.

Le vice-caporal fit tourner le moteur de la voiture en maudissant secrètement le militaire et les maux de têtes qui le prenaient maintenant en conséquence de la cuite de la veille, le véhicule dépassa le char soviétique dont le fût du canon était tourné vers le bas et entra dans l'enceinte du poste de police.

Un vent agréable vint réchauffer le visage du colonel, allégeant quelque peu l'angoisse qui pesait sur lui, il descendit du véhicule et marcha d'un pas assuré vers le bureau mal éclairé. La présence du colonel surprit les militaires assis sur le banc devant la porte, cependant un officier subalterne eut le temps de crier : « Garde à vous ! »

Tous se mirent au garde à vous, l'officier subalterne salua le colonel, qui le lui rendit rapidement avant de pénétrer dans le bureau la tête haute, l'assurance de son pas de militaire lui donna l'impression qu'il était un peu redevenu lui-même, bien qu'il fût rongé par l'impatience d'en savoir plus sur ce qui se passait.

Avec sa stature imposante et sa taille élancée, le colonel se retrouva devant un officier plongé dans la rédaction d'un rapport, il se tourna à droite, puis à gauche, se racla la gorge pour signaler sa présence à celui qui était assis derrière la table, tellement usée qu'elle en avait perdu sa couleur initiale. L'officier releva la tête sans trop se soucier, pensant que celui qui se trouvait en face de lui était un soldat venu lui demander quelque information. Mais contre toute attente, il vit le colonel juste en face de lui en train de le dévisager, alors il s'empressa d'ôter la cigarette qui pendait entre ses lèvres pour la poser sur le cendrier saturé de mégots blancs et bruns, ensuite il saisit son béret rouge et le posa sur la tête, légèrement penché vers la gauche, avant de se mettre au garde à vous et de saluer le colonel en déclinant son identité, puis de lui laisser la place.

Une odeur de tabac bon marché mêlée à celle de la vodka émanant de la bouche de l'officier au béret rouge assaillit les narines du colonel, ce dernier ronchonna, s'assit sur une chaise derrière la table, et pour la première fois depuis huit ans, malgré la crasse de ce bureau, il sentit que son grade militaire, celui que son ami William Wilson Jabkhana considérait avec dédain, avait retrouvé toute sa valeur, le respect qui lui était dû et que l'on avait jeté à la poubelle lui avait été rendu lui aussi, dans toute sa splendeur. Un demi-sourire ironique orna ses lèvres lorsqu'il pensa à son ami qui n'avait pas pris part à la guerre de libération, et qui lui reprochait souvent d'avoir perdu les plus belles années de sa vie dans les marais à combattre l'armée gouvernementale, la dureté de la nature et le danger des animaux sauvages et des serpents venimeux, pour ensuite revenir ici et être jeté à l'écart, dans le dépôt de l'Histoire, comme une marchandise périmée.

Le colonel se tourna vers l'officier au béret rouge qui paraissait avoir lu les signes d'angoisse gravés sur les traits de son visage, et lui lança une phrase laconique :

– Ce sont les Nuer, mon colonel.

Le colonel se retourna légèrement, il réalisa que le danger de sécession qui avait poussé le Mouvement populaire de libération du Soudan à se retirer durant quelques années après de sanglants combats opposant Dinkas et Nuer avait maintenant donné l'avantage à son ethnie, et que le pouvoir qui était désormais aux mains des siens allait leur échapper, Dieu seul savait quand ils le récupéreraient. « J'ai

été mis expressément à l'écart, pourtant j'appartiens à l'ethnie dinka, » se dit le colonel. Il eut l'impression d'être un aveugle recouvrant subitement la vue, un homme à qui on aurait donné une seconde chance et qui ressuscitait maintenant. Une seconde chance venue toute seule, sur ses pattes, qu'il avait longuement enlacée et qu'il prit soin de ne pas déballer sur-le-champ de peur de la laisser filer, une chance qui lui permettrait de progresser et de gagner les galons qu'on lui avait cachés, qui lui donnerait même, qui sait, la gloire et le respect qui lui avaient échappé lorsque l'hélicoptère du président s'était écrasé au sommet des hautes montagnes équatoriales.

Un calme relatif se mit à régner entre six et sept heures du matin, comme si les belligérants avaient conclu un accord de cessez-le-feu. La rue Koudili fourmillait de militaires qui allaient et venaient, tandis que les simples citoyens les observaient derrière les palissades de leurs maisons faites pour la plupart d'argile, de bambou et de branches de teck, lorsque la nouvelle du coup d'état avait pénétré dans chaque maison de la capitale. Le Colonel Franco reçut de nombreux appels de ses frères qui habitaient dans la capitale et dans d'autres villes, lui demandant dans quelle mesure les nouvelles qui leur parvenaient à travers leurs petits transistors étaient vraies, mais à chaque fois sa réponse restait ambiguë, vague :

– Ma foi, jusqu'à présent la situation est sous contrôle.

Le colonel ressentit quelque embarras lorsqu'il répondit à sa sœur Christina, qui l'avait appelé depuis la ville de Wau. Sans même lui laisser le temps de la rassurer elle et ses enfants, elle laissa échapper un flot de paroles. Elle était ainsi, sa sœur Christina, une femme bavarde et autoritaire, tellement têtue qu'il n'était guère aisé de la convaincre de la véracité d'une autre opinion que la sienne. Elle avait beau avoir trois ans de moins que lui, il évitait de discuter avec elle car la plupart du temps cela se terminait par des reproches : il avait perdu les plus belles années de sa vie dans la forêt, et voilà où cela l'avait mené, au contraire de ses collègues qui conduisaient de belles voitures japonaises, passaient leurs vacances annuelles à l'étranger et vivaient dans des maisons remplies de meubles italiens et français, lui n'avait que des problèmes et ne possédait même pas un toit sous lequel s'abriter.

– Ce sont eux les rebelles, pas toi qui as gâché ta vie et les nôtres avec !

Voilà comment Christina réprimandait son frère le Colonel Franco, à voix haute, sans même se soucier de la présence de ses collègues assis sous le sycomore au large feuillage, tandis qu'ils haussaient la voix et frappaient leurs dominos sur la table, une manœuvre évidente pour couvrir les reproches de Christina et faire croire au colonel qu'ils n'avaient rien entendu de leur conversation. Ni Christina, ni sa sœur Margareth, qui était d'accord avec elle, ne savaient que le sang de cet homme

silencieux bouillonnait dans ses veines comme du gravier dans une marmite qu'on aurait posée sur un feu ardent, lorsqu'il voyait ses compagnons jouir des fruits de la révolution qu'ils avalaient avidement, en compensation des années passées dans la forêt – c'était ainsi qu'ils se justifiaient. Dès qu'il voyait à l'horizon l'image de son compagnon le colonel Jeremiah, le responsable du Département des achats du Commandement général, assis derrière le volant de sa Range Rover modèle 2013, il criait à sa sœur :

– C'est la corruption, tout ça !

C'était la réponse qu'il faisait toujours à sa sœur, mais elle en avait marre d'entendre cette réponse, tant elle lui paraissait abjecte. Elle répondait à son tour :

– Quelle corruption ? Ces hommes se sont battus eux aussi, colonel !

Ensuite elle revenait à la charge avec colère :

– Réveille-toi, colonel, réveille-toi ! La corruption, tu parles !

Ses violentes critiques n'étaient guère différentes de celles de son ami William Wilson Jabkhana. Il allait même encore plus loin dans les détails, jetant à la face du colonel un tas d'informations à propos des comptes bancaires que certains officiers détenaient à l'étranger, de leurs palais cossus dont les chambres donnaient sur les rives du Lac Victoria. La vision de ce superbe écrin naturel, de ces eaux adoucies par les rayons du soleil était comme un tableau dans un cadre d'or, avec ses voiliers remplis de touristes à moitié nus bercés par la houle, dont le voyage ne se terminait qu'avec le coucher du soleil à l'horizon ardent, au-dessus d'une petite forêt bordant l'arrière du palace et au-dessus de laquelle planaient des dizaines de petits moineaux aux couleurs vives et au chant mélodieux...

« C'est le paradis mon frère, le paradis ! » Voilà ce que William criait à la face du colonel tandis qu'il lui fournissait toutes ces informations, documentées par des photos, à propos de ses collègues qui occupaient désormais des postes importants au parti et dans l'Etat. Lorsqu'elle voyait toutes ces belles photos que William exposait pour mieux mettre en évidence les biens des collègues du colonel, sa sœur Christina se frappait le visage et se tirait les cheveux en gémissant sur son propre sort et en maudissant le destin qui avait fait d'elle la sœur du Colonel Franco, et non d'un officier intelligent du même acabit que le colonel Jeremiah.

– Mon Dieu, la seule chose qui nous unit, c'est bien le nom de Majok Majak et rien d'autre !

Voilà ce qu'elle hurlait en se penchant sur tous ces documents illustrés que bien des paires d'yeux semblaient avoir scrutés et analysés avant elle.

– Regarde la vie que mène ton ami, ton compagnon Jeremiah. Mas regarde donc !

Christina avait raison, elle ne se lassait jamais de prononcer le nom du colonel Jeremiah, le compagnon et ami de son frère depuis qu'ils étaient sur les bancs de l'école primaire A, à Wau, pour qu'il prenne exemple sur lui. Le colonel Jeremiah était devenu le directeur du Département des achats

de l'armée, ce qui lui avait permis d'amasser une belle fortune, d'ailleurs il ne perdait jamais l'occasion de se vanter de la belle maison qu'il possédait, avec ses trois étages et sa vaste cour ornée de pots de tournesols, d'iris et de chrysanthèmes importés des Pays-Bas, de sa Range Rover blanche et de ses deux jeunes femmes séduisantes qui ne le laissaient jamais dormir, sinon durant ses heures de travail officiel.

– Deux décennies de ma vie passées à me battre, mon cher ! Alors maintenant on peut bien en profiter un peu, peu importe tout ce que tu me racontes !

Le colonel Jeremiah prenait comme prétexte ses années de lutte pour justifier ses nuits passées à baiser les filles qu'il allait draguer dans les discothèques au bord du Bahr al-Jebel, après s'être enivré au point d'en vomir, même lorsque le colonel Franco lui conseillait de ne pas gaspiller ses forces alors qu'il avait deux belles princesses qui mouraient d'inquiétude à force de l'attendre toute la nuit à la maison. L'autre prétexte que le colonel Jeremiah utilisait comme sa dernière carte à jouer face au colonel Franco, lequel se mettait alors à penser que son ami et sa sœur avaient ourdi un complot secret à son égard, était cette réponse qui lui faisait aussi mal qu'un coup de poignard planté dans le cœur et que le colonel Jeremiah regrettait aussitôt, voyant combien cela blessait son ami :

– C'est bon, tu n'as qu'à te trouver une pute toi aussi. Tu es un homme après tout, non ?